

Avant le discours de réception du prix Nobel



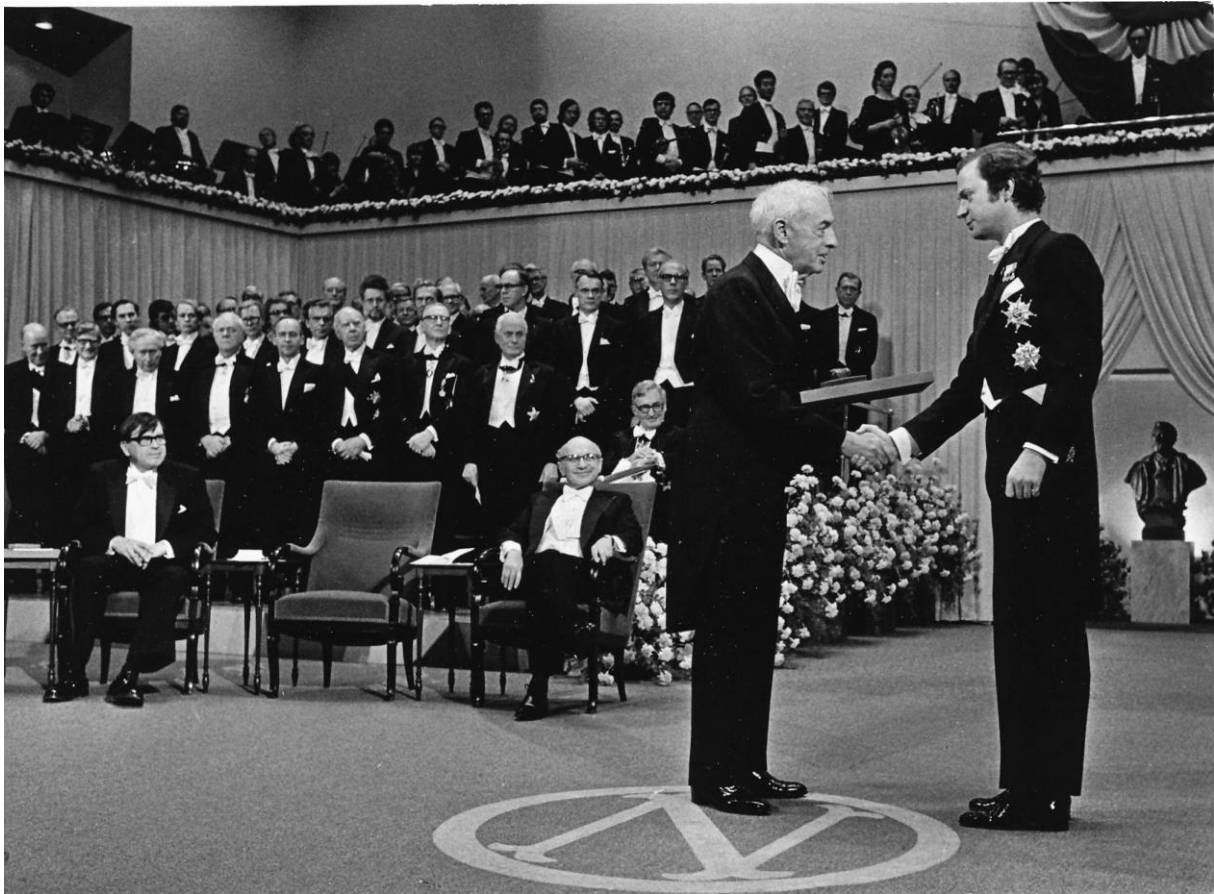
Le romancier Saul Bellow sourit alors qu'il se promène sur le campus de l'Université de Chicago, le 22 octobre 1976, après avoir eu vent de la nouvelle concernant son prix Nobel de littérature. (Crédit : AP Photo/Charles Knoblock)



Le romancier Saul Bellow rit alors que son épouse, Alexandra, ajuste sa cravate lors d'un bal à l'hôtel de ville de Stockholm, en l'honneur des lauréats du prix Nobel, le 10 décembre 1976. (Crédit : AP)

Le discours de réception du prix Nobel de Saul Bellow

12 décembre 1976



Il y a de cela plus de quarante ans, j'étais un étudiant très paradoxal. J'avais pris l'habitude de m'inscrire à un cours et d'étudier une matière tout à fait différente ; ce qui faisait qu'au lieu de potasser *Le Système monétaire et la banque*, je me retrouvais en train de lire les romans de Joseph Conrad. Je n'ai jamais eu à le regretter depuis. Peut-être Conrad me plaisait-il parce qu'il ressemblait à un Américain : c'était un Polonais déraciné parcourant les mers lointaines, parlant le français et écrivant l'anglais avec une puissance et une beauté extraordinaires. Et rien ne pouvait me paraître plus naturel – bien sûr –, à moi fils d'immigrants élevé dans un des quartiers d'immigrants de Chicago, qu'un Slave capitaine de navire britannique, qui connaissait Marseille comme sa poche et écrivait dans un anglais passablement exotique. Mais la véritable vie de Conrad était fort peu excentrique. Ses thèmes étaient sans détour – la fidélité, l'autorité, les traditions de la mer, la hiérarchie, les fragiles lois qui guident les marins lorsqu'ils sont pris dans un typhon. Il avait foi en la force de ces lois apparemment fragiles, et en son art. Ses idées concernant l'art étaient très simplement exprimées dans la préface du *Nègre du « Narcisse »*. Il y disait que l'art est un essai de rendre la plus grande justice possible à l'univers visible ; qu'il tente de trouver dans cet univers matériel, aussi bien que dans celui des choses de la vie, ce qui est fondamental, durable, et essentiel. La méthode employée par l'écrivain était différente de celle du penseur ou du scientifique. Ces derniers, disait Conrad, appréhendent le monde à travers l'examen systématique. Pour commencer, l'artiste, lui, ne peut compter que sur lui-même ; il descend au fond de lui-même et, dans ces lieux déserts, il découvre la « forme de son appel ». « Il en appelle, disait Conrad, à cette partie de notre être qui est un don, et non pas un acquis, à la capacité de jouir et d'être émerveillé..., à notre sens de la pitié et de la souffrance, au sentiment latent d'appartenir à la création tout entière – et à la conviction ténue et cependant inébranlable de notre solidarité, qui lie entre elles les solitudes de cœurs innombrables... et soude l'humanité entière – les morts aux vivants, et les vivants à ceux qui vont naître. »

Cette profession de foi passionnée a été écrite il y a environ quatre-vingts ans, et nécessite peut-être quelque assaisonnement contemporain. J'appartiens à une génération de lecteurs qui

connaissaient la longue liste des mots nobles, ou à consonance noble, des mots comme « conviction inébranlable » et « humanité », que des auteurs tels qu'Ernest Hemingway ont rejetés. Hemingway parlait pour les soldats qui ont combattu pendant la Première Guerre mondiale, inspirés par Woodrow Wilson et autres mâles politiques dont les grands mots doivent être mesurés à l'aune des jeunes corps congelés tapissant les tranchées. Les lecteurs d'Hemingway, jeunes eux aussi, étaient convaincus que les abominations du XX^e siècle avaient perverti et détruit tous les espoirs d'humanisme de leurs mortelles radiations. C'est pourquoi je m'étais persuadé qu'on devait résister à la rhétorique de Conrad. Mais je n'ai jamais pensé qu'il se trompait. Il s'adressait à moi directement. L'individu sensible apparaissait faible – il ne ressentait que sa seule faiblesse. Mais s'il acceptait sa faiblesse et son aliénation et descendait en lui-même, rendant par là sa solitude plus palpable, alors il découvrait sa solidarité avec d'autres créatures isolées.

Je ne me sens plus à présent le besoin de jeter sur les phrases de Conrad ces petites pincées du sel du scepticisme. Mais il y a des écrivains pour qui le roman conradien – et les romans de ce genre en général – sont finis à jamais. Finis. Il y a par exemple M. Alain Robbe-Grillet, un des leaders de la littérature française, un porte-parole du *choséisme*. Il écrit que dans les grandes œuvres contemporaines, *La Nausée* de Sartre, *L'Étranger* de Camus ou *Le Château* de Kafka, il n'y a aucun personnage ; on ne trouve pas dans ces livres des individus, mais... des entités, disons. « Le roman psychologique, écrit-il, appartient bel et bien au passé ; il caractérise une période : celle qui marqua l'apogée de l'individu. » Ça n'est pas nécessairement un progrès ; cela, Robbe-Grillet l'admet. Mais c'est la vérité. L'individu a été purement et simplement occulté. « L'époque actuelle est plutôt celle du numéro matricule. Le destin du monde a cessé, pour nous, de s'identifier à l'ascension ou à la chute de quelques hommes, de quelques familles. » Il poursuit, disant que du temps de la bourgeoisie de Balzac, il était primordial de posséder un nom et une personnalité : le caractère était une arme dans la course à la survie et au succès. À cette époque-là, c'était quelque chose que de posséder un visage dans un monde où la personnalité représentait à la fois le moyen et la fin de toute quête. Mais notre monde à nous, conclut-il, est plus modeste peut-être, puisqu'il a renoncé à la toute-puissance de la personne. Mais c'est aussi un monde plus ambitieux, « puisqu'il regarde au-delà. Le culte exclusif de l'"humain" a fait place à une prise de conscience plus vaste, moins anthropocentriste. » Cependant, nous rassure-t-il, un nouveau champ et la promesse de nouvelles découvertes se présentent à nous.

Mais en l'occurrence je n'ai aucun goût pour la polémique. Nous savons tous ce qu'être las des « personnages » veut dire. Les archétypes humains sont devenus faux et ennuyeux. D. H. Lawrence, au début de ce siècle, disait déjà que nous, êtres humains, nos instincts endommagés par le puritanisme, ne nous aimions déjà plus – que nous étions en fait *repoussants* les uns pour les autres. « La tendance "sympathique" est morte », disait-il. Il allait plus loin : « Nous nous empuantissons les uns les autres. » En Europe, qui plus est, le pouvoir des classiques est si grand depuis des siècles que chaque pays a ses « personnages reconnaissables », dérivés de Molière, de Racine, de Dickens ou de Balzac. Un phénomène abominable. Cela ne contredit en rien le merveilleux dicton français : « S'il y a un caractère, il est mauvais^{*}. » Cela donne à penser que la race humaine, si peu originale, tend à puiser ce dont elle a besoin à des sources plus pratiques pour elle, de la même façon que les villes nouvelles ont souvent été érigées avec les matériaux des anciennes. S'ajoute aussi que la psychanalyse conçoit le caractère comme une conformation hideuse et rigide, chose à laquelle nous devons nous résigner, à défaut de l'êtreindre avec joie. Les idéologies totalitaires, elles aussi, ont attaqué l'individualisme bourgeois, assimilant parfois la personnalité à la propriété. Il y a un soupçon de cette attitude dans l'argumentation de M. Robbe-Grillet. L'aversion ressentie envers la personnalité, les mauvais masques, les faux-semblants, ont eu des incidences politiques.

Mais ce qui m'intéresse ici, c'est le problème, pour l'artiste, des priorités. Est-il nécessaire, ou bon, qu'il s'attache en premier lieu aux analyses historiques, aux idées ou aux systèmes ? Proust parle dans *Le Temps retrouvé* d'une préférence grandissante chez les lecteurs jeunes et sensibles pour des œuvres d'une teneur analytique, morale et sociologique élevée. Il dit qu'à Bergotte (l'écrivain d'*A la recherche du temps perdu*), ils préfèrent des écrivains qui leur paraissent plus profonds. « Mais, ajoute Proust, dès que l'intelligence raisonnable veut se mettre à juger des œuvres d'art, il n'y a plus rien de fixe, de certain : on peut démontrer tout ce qu'on veut. »

* Dicton en français dans le texte.

Le message de Robbe-Grillet n'est pas nouveau. Il nous dit que nous devons nous débarrasser de l'anthropocentrisme bourgeois et nous attacher aux choses « chic » qu'exige notre culture avancée. Le caractère ? « Cinquante années de maladie, le constat de son décès enregistré à maintes reprises par les plus sérieux essayistes, dit Robbe-Grillet, et pourtant rien n'a encore réussi à le faire tomber du piédestal où l'avait placé le XIX^e siècle. C'est une momie à présent, mais qui trône toujours avec la même majesté – quoique pastiche – au milieu des valeurs que révère la critique traditionnelle. »

L'essai de Robbe-Grillet s'intitule *Sur quelques notions périmées*. Je suis moi-même passablement fatigué des notions périmées et des momies en général, mais je ne me lasse jamais de lire les grands romanciers classiques. Et que faire des personnages de leurs romans ? Est-il nécessaire d'abandonner l'étude psychologique ? Se peut-il que quelque chose d'aussi vital soit maintenant dépassé ? Se peut-il que l'humanité se trouve dans un cul-de-sac ? L'individu est-il réellement si dépendant des conditions historiques et culturelles ? Devons-nous accepter la « finalité » de ces conditions telles qu'on nous les présente d'une façon si « avertie » ? Je suggère que ça n'est pas dans l'intérêt intrinsèque que présentent les êtres humains, mais dans ces idées et dans l'exposition qui nous en est faite, que réside le problème. La banalité, la platitude et l'insuffisance de ces idées nous rebutent. C'est seulement par l'introspection que nous découvrirons la source de nos maux.

Le fait que l'acte de décès du personnage ait été « enregistré par les plus sérieux essayistes » signifie seulement qu'un autre groupe de momies, les meneurs les plus respectables de la communauté intellectuelle, en a fait acte de loi. Il m'amuse que ces essayistes sérieux soient autorisés à signer le certificat de décès de genres littéraires. L'art est-il donc supposé se conformer à la culture ? Quelque chose a cloché.

Rien ne dit qu'un romancier ne doive pas abandonner la forme du personnage si cette stratégie le stimule. Mais c'est un véritable non-sens que de déclarer à partir d'une base théorique que l'époque qui a marqué l'apogée du personnage à caractère, etc., est révolue. Il ne faut pas que nous fassions de nos intellectuels des « patrons ». Et nous ne leur rendons pas service en leur laissant la haute main sur les arts. Doivent-ils, lorsqu'ils lisent un roman, n'y découvrir que l'approbation de leurs propres opinions ? Sommes-nous vraiment sur terre pour jouer à ce genre de petits jeux ?

Les personnages de romans, a dit un jour Elizabeth Bowen, ne sont pas créés par les écrivains. Ils préexistent, et doivent être *découverts*. Si nous ne les découvrons pas, si nous sommes incapables de les reproduire, la faute nous en incombe. Il faudrait avouer cependant qu'il n'est pas toujours aisé de les découvrir. Jamais peut-être la condition d'être humain n'a été aussi difficile à définir. Ceux qui nous disent que nous sommes parvenus à l'orée d'une histoire universelle doivent avoir raison.

On nous agglutine généreusement les uns aux autres, et il semble que nous fassions l'angoissante expérience de nouveaux états de conscience. En Amérique, des millions et des millions de gens ont reçu au cours des quarante dernières années une « éducation supérieure » – souvent un avantage contestable. Dans les remous des années soixante, nous avons ressenti pour la première fois les effets de l'enseignement, des idées, des sensibilités modernes, et la puissance de pénétration des concepts psychologiques, pédagogiques et politiques.

Chaque année nous découvrons des dizaines de livres et d'articles qui démontrent aux Américains dans quel piteux état ils sont – des ouvrages dont les déclarations sont intelligentes, ou simplistes, ou extravagantes, ou sinistres, ou tout simplement démentes. Tous reflètent les crises dans lesquelles nous sommes plongés, en même temps qu'ils nous disent ce que nous devons faire pour nous en sortir ; et ces théoriciens sont créés par le désordre et la confusion mêmes auxquels ils tentent de remédier. C'est en tant qu'écrivain que je songe à leur extrême sens moral, à leur désir de perfection, à leur intolérance des tares de la société, et à la démesure touchante et comique de leurs exigences, à leur angoisse, à leur irritabilité, à leur sensibilité, à leur tendresse, à leur charité, à leurs états convulsifs, à la témérité avec laquelle ils font l'expérience des drogues, des thérapies transactionnelles et des bombes. Dans son livre sur l'Église, l'ex-jésuite Malachi Martin compare l'Américain moderne à la sculpture de Michel-Ange *L'Esclave*. Il y voit une « lutte sans fin pour surgir enfin achevé » d'un bloc de matière brute. L'« esclave » américain est assailli « d'interprétations, d'exhortations, de mises en garde et de descriptions de lui-même par les autocrates de tout acabit, prophètes, prêtres, juges et autres préfabricateurs de son profond déchirement », écrit Martin.

Prenons le temps d'examiner d'un peu plus près ce déchirement : dans la vie individuelle, le désordre, pour ne pas dire la plus complète panique ; dans la famille, pour les maris, les femmes, les parents, les enfants, la confusion ; dans la vie sociale, dans les convictions personnelles, dans les choix sexuels (je ne vais pas citer toute la liste : nous sommes tous las de l'entendre répéter), toujours la confusion. Et à côté de cette anarchie individuelle, la stupéfaction des peuples. Nous lisons dans les journaux ce qui autrefois nous plaisait dans la science-fiction : le *New York Times* parle de rayons de la mort et de satellites américains et russes se livrant bataille dans l'espace. Dans le numéro de novembre d'*Encounter*, un économiste pourtant aussi sobre et responsable que l'est mon collègue Milton Friedman prévoit que la Grande-Bretagne rejoindra bientôt le peloton des pays pauvres tels que le Chili, tout cela à cause de ses dépenses publiques. Ses propres prévisions l'abasourdissent. Comment cela ? – la source de cette noble tradition de liberté et de droits démocratiques, qui a commencé avec la Grande Charte, finirait dans la dictature ? « Il est presque impossible, pour qui a été élevé dans cette tradition, de laisser entendre que la Grande-Bretagne est en passe de perdre la liberté et la démocratie ; et c'est pourtant un fait ! »

Et c'est au beau milieu de ces faits renversants que nous nous efforçons de vivre. Si j'étais en train de débattre avec le professeur Friedman, je lui demanderais de prendre en considération la résistance des institutions, les différences culturelles entre la Grande-Bretagne et le Chili, qui sont des différences d'identité et de traditions nationales, mais mon but n'est pas d'entrer dans des débats que je suis incapable de mener à bien, mais d'attirer votre attention sur les terribles prédictions qui font partie de notre vie, l'arrière-plan de désordre, les visions apocalyptiques.

On pourrait penser qu'un seul article de ce genre par numéro serait suffisant, mais sur une autre page d'*Encounter* le professeur Hugh Seton-Watson entreprend de discuter la récente analyse que George Kennan a faite de la dégénérescence américaine, et de ses terribles implications pour le monde entier. Décrivant l'échec de l'Amérique, Kennan parle de la criminalité, de la drogue, du marasme urbain, de la pornographie, de la légèreté, de la détérioration des normes de l'éducation, et conclut finalement que notre énorme puissance compte pour rien. Nous sommes incapables de diriger le monde et, affaiblis que nous sommes par la culpabilité, nous pourrions aussi être incapables de nous défendre. Le professeur Seton-Watson écrit : « Rien ne peut maintenir une société si les cent mille hommes et femmes qui à la fois prennent les décisions et concourent à former la pensée de ceux qui prendront les décisions sont résolus à capituler. »

Voilà pour la superpuissance capitaliste. Maintenant, au tour de ses adversaires idéologiques. Je feuillette *Encounter* et je découvre une courte étude due à M. George Watson, professeur de littérature à Cambridge, sur le racisme au sein de la gauche. Il nous apprend que Hyndman, le fondateur de la Fédération sociale-démocrate, a surnommé la guerre en Afrique du Sud la « guerre des Juifs » ; que le dictionnaire Webbs professe des opinions racistes, comme l'ont fait avant lui Ruskin, Carlyle et T. H. Huxley ; il raconte qu'Engels dénonçait les minorités slaves d'Europe centrale comme « ordures ethniques et contre-révolutionnaires » ; et M. Watson, dans sa conclusion, cite une déclaration publique d'Ulrike Meinhoff, de la Fraction armée rouge d'Allemagne de l'Ouest prononcée lors d'une audience judiciaire en 1972 et approuvant l'« extermination révolutionnaire ». D'après elle, l'antisémitisme allemand durant la période hitlérienne était essentiellement anticapitaliste. Et (on la cite) « Auschwitz, cela signifie que six millions de Juifs ont été tués et jetés sur le tas de fumier de l'Europe pour ce qu'ils étaient : des Juifs d'argent (*Geldjuden*) ».

Je mentionne ces racistes de la gauche afin de montrer que pour nous le choix n'est pas évident entre les enfants de la lumière et les enfants des ténèbres. Le bien et le mal ne sont pas distribués également à droite et à gauche des lignes politiques. Mais j'ai atteint mon but : nous sommes le réceptacle de toutes les anxiétés. Le déclin et la chute de toute chose sont notre appréhension quotidienne : notre vie privée nous inquiète, et la vie publique nous tourmente.

Et l'art et la littérature, alors ? Eh bien il y a de fortes turbulences, mais nous ne sommes pas absolument dominés par elles. Nous sommes toujours en mesure de penser, de trier, et de sentir. Les activités plus pures, plus subtiles et plus élevées n'ont pas succombé à la fureur et à l'absurdité. Pas encore. Des livres continuent à être écrits, à être lus. Il est peut-être plus difficile aujourd'hui d'atteindre l'esprit tourbillonnant du lecteur moderne, mais il est cependant possible de couper à travers le tumulte et d'atteindre la zone de calme. Et dans cette zone de calme, il se pourrait bien que nous découvriions qu'il est dévotement occupé à nous attendre. Lorsque les complications augmentent, le désir des choses essentielles s'intensifie aussi. Le cycle sans fin de crises qui a débuté avec la Première Guerre mondiale a donné naissance à un certain type d'individu, un individu

qui a survécu au beau milieu de choses terribles et étranges, et chez qui on peut observer une indiscutable diminution des préjugés, une façon de rejeter les idéologies décevantes, une capacité de vivre avec un grand nombre de folies, et un immense désir de certaines valeurs humaines primordiales : la vérité, par exemple, ou la liberté, ou la sagesse. Je ne crois pas exagérer : les preuves ne manquent pas. La désintégration ? Oui, bien sûr. Des tas de choses sont en train de se désagréger, mais nous sommes aussi en train d'assister à un curieux processus d'affinement. Et ceci a commencé depuis longtemps. En examinant *Le Temps retrouvé* de Proust, je m'aperçois qu'il en était parfaitement conscient. Son roman, qui décrit la société française durant la Grande Guerre, met à l'épreuve la puissance de son art. Sans art, insiste-t-il, ne laissant de côté aucune horreur personnelle ni collective, nous ne pouvons ni nous connaître nous-mêmes, ni connaître les autres. Seul l'art est à même de percer les murs que l'orgueil, la passion, l'intelligence et l'habitude érigent de tous côtés – les apparences de réalité de ce monde. Il existe une autre réalité, la vraie, que nous perdons de vue. Cette autre réalité ne cesse de nous envoyer des indices que, sans art, nous ne pouvons percevoir. Proust appelle ces indices nos « impressions vraies ». Sans art, ces impressions vraies, nos persistantes intuitions, nous resteront lettre morte, et il ne nous restera plus rien que des « nomenclatures, [des] buts pratiques que nous appelons faussement la vie ». Tolstoï disait la même chose, à peu près dans les mêmes termes. Un livre comme *La Mort d'Ivan Ilitch* décrit lui aussi ces mêmes « buts pratiques » qui nous cachent et la vie et la mort. Au bout de ses souffrances, Ivan Ilitch devient un individu à part entière, un « personnage », en démolissant les paravents, en regardant au-delà des « buts pratiques ». Proust était encore capable de faire la part des choses entre l'art et la destruction, en soulignant que l'art était une nécessité de l'existence, une grande nécessité indépendante, un pouvoir magique. Mais pendant longtemps l'art n'a pas été, ainsi qu'il l'était autrefois, en liaison avec l'entreprise centrale de l'humanité. Dans *Art et anarchie*, l'historien Edgar Wind nous dit que Hegel avait noté il y a fort longtemps que l'art n'engageait plus les énergies centrales de l'homme ; que ces énergies étaient dorénavant engagées par la science, cet « infatigable esprit de recherche rationnelle ».

L'art s'est retrouvé mis en marge : là, il composait un « horizon large et splendidement diversifié ». À l'âge de la science, les gens continuaient à peindre et à écrire de la poésie mais, disait Hegel, aussi splendides qu'aient été les dieux dans les œuvres d'art modernes, et quelle que soit la dignité que nous puissions trouver dans les représentations « de Dieu le Père et de la Vierge Marie », ça n'était plus d'aucune utilité ; nous ne fléchissions plus le genou. Les genoux ne se sont plus pliés depuis longtemps en signe de piété. L'ingénuité, l'audacieuse exploration, la fraîcheur d'invention ont remplacé l'art de la « pure pertinence ». La réalisation la plus significative de cet art pur, aux yeux de Hegel, était que, libéré de ses précédentes responsabilités, il n'était plus « sérieux ». Au lieu de cela, il élevait l'âme, par la « sérénité de la forme, au-delà de toute douloureuse confrontation avec les limites de la réalité ». Je ne sais pas qui aujourd'hui ferait cette revendication en faveur d'un art qui élève l'âme au-dessus de toute douloureuse confrontation avec la réalité. Je ne suis pas très sûr non plus, pour le moment, que ce soit l'esprit de recherche rationnelle des sciences exactes qui fixe les énergies centrales de l'homme. Ce centre-là paraît être rempli (peut-être temporairement) par les crises que j'ai décrites plus haut.

Il y avait des écrivains européens au XIX^e siècle qui refusaient d'abandonner le rapport de la littérature avec la vie. Cette seule suggestion aurait profondément choqué Tolstoï et Dostoïevski. Mais il s'est opéré en Occident une séparation entre le grand public et les grands artistes. Ceux-ci ont développé un certain mépris pour le lecteur moyen et les masses bourgeoises. Les meilleurs discernaient clairement à quel genre de civilisation l'Europe avait donné naissance. L'historien Erich Auerbach nous dit qu'elle était brillante mais instable, vulnérable, et promise à la catastrophe. Certains de ces écrivains, dit-il, ont produit des « ouvrages étranges et vaguement terrifiants, ou ont choqué le public au travers d'opinions paradoxales et extrêmes. Bon nombre d'entre eux ne prenaient pas la peine de faciliter la compréhension de ce qu'ils écrivaient – à cause soit d'un mépris pour le public, soit d'un culte de leur propre inspiration, soit d'une certaine et tragique faiblesse qui les empêchait d'être à la fois simples et vrais. »

Au XX^e siècle leur influence est toujours prépondérante, car, malgré un étalage de radicalisme et d'innovation, nos contemporains sont en fait très conservateurs. Ils suivent leurs chefs de file du XIX^e et s'en tiennent aux vieux modèles, donnant une interprétation de l'histoire et de la société qui ne diffère pas essentiellement de celle professée au siècle dernier. Que feraient les écrivains aujourd'hui s'il leur apparaissait tout à coup que la littérature pouvait à nouveau concentrer ces

« énergies centrales », s'ils étaient à même de percevoir qu'un immense désir a vu le jour en faveur d'un retour de la périphérie vers le centre, vers ce qui est simple et vrai ?

Bien sûr nous ne pouvons pas revenir au centre simplement parce que nous le désirons ; mais le fait que l'on nous recherche pourrait nous importer, et la gravité de la crise est si grande quelle pourrait bien nous rappeler à un tel centre. Mais les prescriptions sont futiles. On ne peut pas dicter aux écrivains ce qu'ils doivent faire. L'imagination doit trouver sa propre voie. Mais on peut espérer avec ferveur qu'ils – que nous revenions de la périphérie où nous sommes. Nous, les écrivains, nous ne représentons pas l'humanité d'une manière satisfaisante. Quelle image les Américains donnent-ils d'eux-mêmes ? Quelle description les psychologues, les sociologues, les historiens, les journalistes et les écrivains en donnent-ils ? Dans une sorte d'éclairage contractuel, ils se voient sous ce jour qui nous est si désespérément familier. Ces images d'éclairage contractuel qui nous ennuiant tant, Robbe-Grillet et moi, ont leur origine dans le regard du monde contemporain. Nous mettons dans nos livres le fonctionnaire, le consommateur, le passionné de football, l'amant, le téléspectateur. Et dans la version que donne ce biais contractuel, leur vie est une sorte de mort. Il existe une autre vie, qui provient d'un sentiment irréductible de ce que nous sommes, qui nie les formulations de l'angle contractuel et la fausse vie – la mort vivante – qu'ils inventent pour nous. Car elle est belle et bien fautive, et nous le savons, et la résistance secrète et incohérente que nous y opposons est incapable de nous tirer d'affaire, parce que cette résistance naît d'intuitions persistantes. Peut-être l'humanité ne peut-elle pas supporter la réalité à trop forte dose ; mais à l'inverse elle ne peut pas non plus supporter trop d'irréalité, un trop grand dénigrement de la vérité.

Nous n'avons pas de considération envers nous-mêmes, nous ne pensons pas avec assez d'amplitude à ce que nous sommes. Nos réalisations collectives nous ont si bien « dépassés » que nous nous « justifions » en nous les montrant du doigt. Et c'est l'avion dans lequel nous, êtres humains, avons traversé l'Atlantique en quelques heures qui incarne les valeurs auxquelles nous pouvons prétendre. Enfin, nous entendons dire que c'est la grande fermeture dans les jardins de l'Occident, que la fin de notre civilisation capitaliste approche. Il y a quelques années, Cyril Connolly a écrit que nous étions sur le point de subir une « complète mutation qui ne peut pas être définie seulement comme l'écroulement du système capitaliste, mais comme un changement si fondamental dans la nature même de la réalité qu'il n'aurait pu être envisagé ni par Karl Marx ni par Sigmund Freud ». Ce qui signifie que nous ne sommes pas assez rétrécis ; nous devons nous préparer à être plus petits encore. Je ne sais pas si ceci doit s'appeler une analyse intellectuelle ou l'analyse d'un intellectuel. Les désastres sont des désastres. Tenter de les faire passer pour des victoires, ainsi qu'ont tenté de le faire certains politiciens, serait plus qu'imbécile. Mais j'attire votre attention sur le fait qu'il existe au sein de la communauté intellectuelle une importante quantité d'attitudes qui sont devenues « respectables » – des notions concernant la nature humaine, les classes sociales, la politique, la sexualité, l'esprit, l'univers physique, l'évolution de la vie. Peu d'écrivains, même parmi les meilleurs, ont pris la peine de réexaminer ces attitudes, ou ces orthodoxies. Ces points de vue sont seulement plus flagrants dans l'œuvre de Joyce ou de D. H. Lawrence que dans celui d'individus de moindre envergure ; ils sont partout, et personne ne les remet sérieusement en question. Depuis les années vingt, combien de romanciers ont-ils réexaminé D. H. Lawrence, ou défendu une autre vision de la puissance sexuelle ou des effets de la civilisation industrielle sur les instincts ? Depuis près d'un siècle la littérature a puisé aux mêmes sources ses idées, ses mythes, ses stratégies. « Les plus sérieux essayistes de ces cinquante dernières années », dit Robbe-Grillet. Oui, vraiment... Essai après essai, livre après livre, se confirme la pensée la plus sérieuse de ces plus sérieux essayistes – qu'ils soient baudelairiens ou marxistes, ou nietzschéens, ou psychanalystes, etc. Ce que Robbe-Grillet dit du « personnage » peut aussi être dit de ces idées, qui maintiennent tout en place quant à la société de masse, la déshumanisation, et tout le reste. Et combien nous en sommes dégoûtés ! Et combien elles nous représentent mal ! Ces constructions ne nous ressemblent pas davantage que nous ne ressemblons aux reptiles et autres monstres reconstitués qui hantent les musées de paléontologie. Nous sommes infiniment plus déliés, plus doués, infiniment plus articulés ; nous sommes beaucoup plus que cela ; nous le sentons tous.

Et qu'est-ce qui est au centre aujourd'hui ? Pour l'instant, ni l'art ni la science, mais l'humanité tentant de déterminer, dans la confusion et l'obscurité, si elle va continuer ou couler pic. L'espèce entière – tout le monde – s'est mise de la partie. À un tel moment, il est essentiel que nous nous allégions, que nous nous débarrassions de tous ces fardeaux de l'éducation et de toutes les

plattitudes organisées, que nous portions nos propres jugements, que nous agissions par nous-mêmes. Conrad avait raison de faire appel à ce qui en nous est un don. Nous devons le rechercher sous les décombres de tout un tas de systèmes. L'échec de ces systèmes pourrait bien engendrer une libération, bienvenue et nécessaire, de la formulation, d'une conscience définie à outrance, et responsable de terribles erreurs d'aiguillage. De plus en plus fréquemment je rejette comme étant simplement respectables des opinions que j'ai tenues pour essentielles – ou que j'ai cru tenir pour telles – et j'essaie de discerner ce par quoi j'ai réellement vécu, et ce par quoi les autres vivent. Et quant à l'art de Hegel, libéré du « sérieux » et rayonnant de la périphérie où il se trouve, élevant l'âme au-dessus des douloureuses contingences des limites de la réalité au travers de la sérénité formelle, il ne peut exister nulle part aujourd'hui au milieu de cette lutte pour la survie. Cependant, ce n'est pas comme si les gens étaient plongés dans cette lutte telle une humanité rudimentaire et sans culture, et ignorant tout de l'art. Nos mutilations, nos vices mêmes démontrent à quel point nous sommes riches de pensée et de culture. Ce que nous savons. À quel point nous ressentons les choses. La lutte qui provoque toutes nos convulsions nous oblige à vouloir simplifier, reconsidérer et éliminer cette tragique faiblesse qui empêchait les écrivains – et les lecteurs — d'être à la fois simples et vrais.

On respecte grandement les écrivains. Le public intelligent est merveilleusement patient avec eux, continuant à les lire et supportant déception après déception, attendant de trouver en l'art ce qu'il ne peut trouver dans la théologie, dans la philosophie, dans la théorie sociale, et ce qu'il ne peut trouver dans la science pure. De cette lutte pour le centre est née une immense et douloureuse aspiration à une représentation plus large, plus souple, plus pleine, plus cohérente, plus attentionnée de ce que nous sommes, nous, êtres humains, *qui* nous sommes, et ce que représente cette vie. Au centre, l'humanité lutte *pour* sa liberté, *contre* les pouvoirs collectifs ; l'individu lutte contre la déshumanisation, pour la possession de son âme. Si les écrivains ne reviennent pas au centre, ce ne sera pas parce que le centre est déjà occupé. Il ne l'est pas. Ils sont libres de s'y installer. S'ils le souhaitent.

L'essence, la complexité, la confusion, la douleur de notre condition réelle nous est montrée par éclairs, dans ce que Proust et Tolstoï appelaient les « impressions vraies ». Cette essence se révèle à nous un instant, pour aussitôt se dissimuler à nouveau. Lorsqu'elle disparaît, elle nous laisse une fois de plus dans le doute. Mais nous ne paraissions jamais perdre le fil qui nous unit aux profondeurs dont émergent ces éclairs. Le sentiment de nos pouvoirs réels, des pouvoirs que nous semblons tenir de l'univers même, va et vient lui aussi. Nous répugnons à en parler parce qu'il n'y a rien que nous puissions prouver, parce que notre langage est inadéquat, et parce que peu de gens sont prêts à courir le risque d'en parler. Ils seraient obligés de dire « l'esprit *existe* », et cela c'est tabou. Ainsi presque tout le monde le garde pour soi, alors que tout le monde est conscient de son existence.

La valeur de la littérature réside dans ces fugitives « impressions vraies ». Un roman va et vient entre le monde des objets, des actions, des apparences, et cet autre monde d'où proviennent ces « impressions vraies » et qui nous force à croire que le bien auquel nous nous accrochons – et, au vu de tant de choses effroyables, avec une certaine ténacité – n'a rien d'une illusion.

Aucun être qui a passé des années à écrire des romans ne peut ignorer ceci. Le roman ne peut être comparé à l'épopée, ou aux monuments de la poésie. Mais c'est ce que nous pouvons faire de mieux pour l'instant. C'est une sorte d'accoudoir moderne, un cabanon dans lequel l'esprit peut se réfugier. Un roman est partagé entre quelques impressions vraies et la multitude des impressions fausses qui forment la plus grosse part de ce que nous appelons la vie. Il nous dit que pour chaque vie humaine il existe toute une diversité d'existences, que l'existence individuelle elle-même est en partie illusion, que toutes ces existences signifient quelque chose, tendent à quelque chose, accomplissent quelque chose ; il nous promet une raison d'être, une harmonie, et même une justice. Ce que Conrad disait était vrai : l'art tente de découvrir au sein de l'univers, aussi bien dans l'existence que dans la matière, ce qui est fondamental, permanent, et essentiel.

Traduction française : David Guinsbourg